

# MISSIONS

## DE LA CONGRÉGATION

# DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 159. — Septembre 1902.

## VICARIAT APOSTOLIQUE D'ATHABASKA.

### Rapport de Mgr Grouard aux « Missions catholiques ».

La division de l'ancien vicariat apostolique d'Athabaska-Mackenzie, décrétée par le saint-siège dans le cours de l'année 1901, est maintenant un fait accompli, surtout depuis la consécration de Mgr BREYNAT, vicaire apostolique de Mackenzie, qui a eu lieu le 6 avril dernier dans la cathédrale de Saint-Albert. Le vicariat d'Athabaska me reste en partage, et je trouve à propos de vous en donner quelques nouvelles.

Ce n'est qu'à la fin de septembre 1901 que la nouvelle de cette division m'arriva, au Petit Lac des Esclaves. L'archevêque de Saint-Boniface, en me la communiquant, me pressait de me rendre auprès de lui, et je partis immédiatement avec le R. P. HUSSON, que sa charge de procureur de nos Missions amenait dans le Canada. Nous trouvâmes passage sur des barques de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui profitaient de la dernière saison pour venir prendre à Athabaska-Landing une cargaison de marchandises. Avec nous s'embarquaient

une demi-douzaine d'arpenteurs flanqués d'un docteur, que le gouvernement avait envoyés au Petit Lac des Esclaves pour y fixer les limites des propriétés. Jusqu'à présent, le droit de propriété était sans doute reconnu et respecté dans ce pays, mais personne n'avait encore de titre légal qui le déclarât authentiquement possesseur de ses terres. Cela va venir maintenant que les lignes géométriques tracées sur le sol et reportées sur la carte marquent à chacun l'étendue de ses droits et permettent à l'administration civile de les lui garantir à perpétuité. Nous sortons donc de l'état de nature, la société s'organise, et cette transformation prélude à beaucoup d'autres.

La présence des arpenteurs me suggère ces réflexions pendant que nous voguons sur le lac, tantôt à la voile, tantôt à la rame. Le voyage se faisait dans de bonnes conditions, nous étions à cette période de l'année si belle dans ce pays, et que l'on appelle l'*été des sauvages*. Tout nous donnait l'espoir d'arriver promptement et sans encombre au Landing. Mais quelquefois, au moment où l'on y pense le moins, un accident arrive qui vous avertit de la fragilité des choses humaines. Mon compagnon nous le rappela bientôt en servant lui-même d'exemple. Le soir du 3 octobre, nous venions de débarquer au fond d'une petite baie pour y passer la nuit. Le P. Husson et moi nous avions déjà dressé notre tente, ramassé un peu de bois, allumé notre feu. Comme le Père se chargeait de faire chauffer notre modeste souper, je profitai de ce moment pour me promener sur la grève en récitant mon rosaire. De gros troncs d'arbres jetés par les flots se trouvaient sur ma route, je les franchis avec quelque peine, car, dépouillés de leur écorce et humectés sans mesure, leur surface était fort glissante. Je ne me doutais pas que cela serait la cause d'une chute très grave dont mon

compagnon fut victime quelques instants après. Ayant fait bouillir notre petite chaudière à thé et mis le couvert, il craignit que, tout absorbé dans mes prières, je n'oubliasse la réalité de la vie matérielle, et il crut bon de venir m'y rappeler en m'annonçant que le souper était prêt. Or, le pauvre Père, se hâtant un peu trop en passant sur les gros arbres, glissa subitement et tomba sur le côté. La chute fut si lourde qu'il en perdit le souffle. Le premier étourdissement passé, il finit cependant par se relever. Il voulut marcher seul et ne s'en tira pas trop mal. Parmi les passagers se trouvait un docteur, comme je l'ai dit plus haut ; je vais le prier de venir voir le Père. Ne voyant ni bras ni jambes fracturés, il crut que le mal n'était pas grand, et se contenta de lui mettre une ceinture en lui conseillant le repos. Cela me tranquillisa beaucoup, mais ne guérit pas le malade qui souffrait horriblement. La nuit surtout il ne pouvait goûter aucun repos; rester couché lui était un supplice insupportable. Cependant le voyage en barge s'acheva sans autre complication, et arrivés à Athabaska-Landing, nous primes une voiture pour nous rendre à Edmonton. Lourde voiture, chemins raboteux, cahots inévitables et sans intermittence, campements sur la dure où nos couvertures seules nous servent de lit et de matelas, voilà dans quelles conditions nous parcourons les 100 milles qui nous restent à faire. Cela n'arrange guère le pauvre blessé qui, pourtant, ne se plaint pas des fatigues de la journée. Enfin, dix jours après l'accident, nous arrivons à Edmonton. J'envoie le Père à l'hôpital catholique de cette ville. Alors seulement nous apprenons qu'il a deux côtes cassées ! Mais il est entre bonnes mains : des Sœurs Grises le soignent, et quelques semaines de repos le remettent sur pied. Vous avouerez cependant que le missionnaire a besoin d'un tempérament robuste et de

grâces spéciales pour affronter, le cas échéant, pareilles mésaventures.

Quant à moi, après avoir réglé mes affaires, je me vis obligé d'attendre que l'hiver eût établi son empire sur la nature avant de songer au retour. Durant cet intervalle, j'eus le bonheur de visiter Saint-Albert et le vénérable Mgr Grandin, le doyen des évêques du Canada et de l'Amérique entière. Je pus voir de mes yeux le développement extraordinaire de la colonisation dans le Nord-Ouest et surtout dans l'Alberta qui en est la plus belle partie. De nouveaux villages surgissent de tous côtés, une foule d'étrangers de différentes nationalités s'y établissent, défrichent, sèment, moissonnent, élèvent des troupeaux. La dernière récolte a été abondante, et près de 1 million de minots d'avoine vont partir d'Edmonton et des environs pour nourrir les chevaux des troupes anglaises en Afrique.

Le courant d'émigration ne s'arrêtera pas là ; bientôt il se dirigera vers les belles terres de la rivière la Paix, où l'agriculture a des chances de succès supérieures peut-être à celles de l'Alberta. L'éloignement et la difficulté des communications retiennent encore les colons, mais ces obstacles diminuent rapidement, et déjà un tracé de chemin de fer entre Edmonton et Athabaska-Landing est en voie d'exécution. J'ai pu, sur ma route, observer à plusieurs endroits le travail des explorateurs de cette nouvelle ligne. Il me semble que je rêve en voyant ces travaux merveilleux, et l'on comprendra que Rome a été bien inspirée en partageant en deux vicariats l'immense territoire de l'Athabaska-Mackenzie.

Je m'étais proposé d'arriver à l'entrée du Petit Lac des Esclaves pour la messe de minuit. Le P. Falher devait venir m'y attendre et préparer les gens à la réception des sacrements. Je partis d'Edmonton le 17 décembre,

avec le courrier qui fait chaque semaine le service de la poste entre cette ville et Athabaska-Landing. Nous arrivâmes le lendemain soir à la nuit. A l'hôtel où je descends se trouve un sauvage qui m'accoste : « C'est moi, dit-il, que le Père a envoyé pour te conduire au Petit Lac. » Et il m'exhibe une lettre qui l'accrédite en effet près de ma personne en qualité de plénipotentiaire dans la question de mon voyage. Il s'appelle Samuel Shawan, mot qui signifie : *influence bienfaisante du Midi*. C'était un nom de bon augure pour ma longue promenade d'hiver. Je connaissais d'ailleurs cet homme d'assez longue date. C'est un de nos meilleurs chrétiens. Il a deux bons chevaux et un traîneau double, ou *bob-sleigh*, car les mots anglais envahissent le pays. Quels changements s'opèrent à vue d'œil dans cette contrée ! Hier encore on n'employait que les chiens et leur modeste attelage, et les voilà en train de disparaître. Demain ils tomberont dans le domaine du mythe ou de la légende.

Nous partons le 19, par un froid de 30 degrés centigrades, mais sur le haut du jour la température se radoucit sensiblement. Le soir, nous trouvons un bon campement où le bois abonde, et nous dormons comme des bienheureux sur nos branches de sapin. Le 20, belle journée dont nous profitons pour faire de longues étapes. Le 21, nous dépassons huit *bob-sleighs* à deux chevaux chaque, traînant de lourdes charges pour un traiteur qui a pris les devants et que nous poursuivons. Mon guide se propose de l'atteindre et de voyager de concert avec lui, car nous aurons à passer quelques endroits où la glace, grâce à un fort courant, n'a peut-être pas toute la solidité désirable, et la prudence conseille de se tenir en bonne compagnie. Ai-je dit que nous marchions sur la rivière Athabaska ? Nous rejoignons bientôt le traiteur et son compagnon, montés comme nous sur un char, non

pas roulant, mais glissant sur la surface congelée du fleuve. Nous remarquons sur la côte deux grosses meules de moulin, laissées là, me dit-on, l'année précédente, par une caravane qui, transportant de pesantes machines, avait vu tout à coup la glace s'effondrer et nombre de chevaux et de traîneaux disparaître dans la rivière. Les conducteurs avaient alors jugé à propos de décharger sur la côte le reste du bagage et de rebrousser chemin. J'examine en passant ces meules de moulin qui sont en bon état et à la disposition d'un nouvel acquéreur; j'en prends note, car il me semble qu'elles feraient assez bien dans une de nos Missions de la rivière la Paix. A quelque chose malheur est bon.

Nous n'avançons plus qu'avec précaution, allant en avant, la hache à la main et sondant la glace pour nous assurer que les chevaux peuvent y marcher sans crainte. Un vent léger souffle du midi. La neige devient humide et collante, les traîneaux ne glissent plus si bien. Le 22, avant dîner, nous atteignons la petite rivière des Esclaves dont la partie inférieure est obstruée de rapides. La glace n'y est pas assez forte et nous prenons un chemin récemment ouvert dans le bois jusqu'au ruisseau de l'Orignal. Depuis hier le temps est mou, le ciel s'est couvert d'épais nuages, la neige commence à tomber, bientôt nous sommes enveloppés de ses blancs tourbillons, et les arbres se chargent de frimas. Le chemin n'est pas large, les *bob-sleighs* ont de la peine à y passer et vont cogner, tantôt à droite, tantôt à gauche, les arbustes ou les gros troncs que l'on a eu la négligence de laisser trop près de la voie. Sous ces chocs répétés, de véritables avalanches se détachent de toutes les branches et se précipitent sur nous. Il n'y a rien de désagréable comme ces douches de neige qui vous éclaboussent à chaque pas; aussi pour m'y soustraire je m'enveloppe dans mes couvertures.

Hélas! je comptais sans le dégel qui s'accentuait de plus en plus; la neige fondait sur moi, autour de moi, partout. Nous voulions aller camper au ruisseau de l'Orignal, où deux Anglais se sont établis. Ils ont une bonne provision de foin qu'ils vendent aux voyageurs, et comme notre fourrage est épuisé, force nous est de nous rendre jusque-là pour ravitailler nos chevaux. Il est plus de 10 heures du soir quand nous y arrivons, et dans quel piteux état! Nous sommes trempés comme les rats de nos marais, et la maison où nous entrons ne nous offre qu'un abri trompeur, car le toit, composé de perches sur lesquelles avaient été jetées quelques mottes de terre, laissait filtrer l'eau de tous côtés. Heureusement qu'il y avait là un poêle que nous chauffons à discrétion.

Sur le matin, la tempête cessa, nous primes un peu de repos, mais nous partîmes assez tard. On me promettait que nous arriverions le lendemain à l'entrée du lac, mais, malgré le dégel, la neige s'était amoncelée sur la route, les chevaux avançaient lentement, suaient, soufflaient, étaient rendus, tout comme ceux de la fable, car les traineaux glissaient mal. Bref, nous ne fîmes que de courtes étapes. Le lendemain 24, les mêmes difficultés se rencontrèrent, il nous fut impossible d'atteindre le but désiré. Nous n'y arrivâmes que le 25 après midi.

Le P. Falher était là; il m'avait attendu la veille pour la messe de minuit, il m'avait attendu pour la messe du jour. Les sauvages s'étaient réunis en grand nombre pour célébrer la fête de Noël qui leur est si chère, et aussi pour saluer le *grand homme de la prière*. Quelle joie c'eût été pour moi de me trouver au milieu d'eux durant cette nuit bénie! Mais au lieu d'entendre les voix naïves de nos bons chrétiens chanter la naissance de Jésus à Bethléhem et de m'unir à leurs chœurs, mon oreille ne recueillit que les sifflements aigus de la bise dans les saulaies,

où nous avions été forcés de nous arrêter, et où nous trouvâmes à peine un peu de bois pour le feu du campement.

Cependant la nouvelle de mon arrivée se répandit bientôt. Quelques coups de fusil servent de téléphone. Les sauvages accourent, les voisins à pied, les autres plus éloignés attellent leurs chevaux pour amener femmes et enfants. Du reste, c'est encore le jour de Noël, et j'assiste au moins à l'office du soir, où, après chant des cantiques et récitation du chapelet, je raconte ma déconvenue et parle du mystère qu'on célèbre.

A leur tour, nos chrétiens me demandent avec instance d'établir enfin une mission chez eux et de leur donner un prêtre, le P. Falher. D'ici à la Mission Saint-Bernard, située à l'autre extrémité du lac, il y a 75 milles bien comptés. C'est loin pour le Père qui vient les visiter, c'est loin pour eux quand ils ont des malades qu'ils ne veulent point laisser mourir sans sacrements. D'ailleurs, l'emplacement est avantageux, beaucoup de maisons y sont déjà construites. Il ne manque qu'un Père, une église et une école, et la prospérité régnera dans le pays.

J'approuvais bien tous ces discours, et je m'avouais intérieurement que ces braves gens, tout sauvages qu'ils fussent, avaient des principes d'économie sociale et politique infiniment plus raisonnables que maints hommes d'État soi-disant civilisés, mais j'étais obligé de me tenir sur la défensive et d'éviter une promesse que je ne pouvais remplir. Hélas! que n'ai-je plus de missionnaires à ma disposition! Tel est le douloureux refrain que j'ai eu trop d'occasions de redire au cours de ma visite pastorale dans ce district.

Le 26, après nos messes, auxquelles la plupart de nos chrétiens assistèrent, le P. Falher me prit avec lui sur

son *bob-sleigh* et me conduisit à l'embouchure de la rivière Assinow-Sipiy qui se jette dans le lac. Là sont groupées plusieurs familles de sauvages. Une dizaine des plus courageux et surtout des mieux équipés en chevaux étaient venus assister à la messe de minuit, et s'en revinrent avec nous à leur hameau distant d'environ 25 milles.

Nous marchions sur le lac, d'où le vent avait balayé la neige ; aussi arrivâmes-nous de bonne heure à la maison du chef de l'endroit. C'est un brave homme et bon chrétien que des traiteurs ont pris pour leur agent en lui confiant un petit magasin où les chasseurs échangent leurs fourrures contre les objets dont ils ont besoin. Nous passâmes la soirée à confesser ceux qui ne s'étaient pas rendus au fond du lac et nous les communiâmes le lendemain matin ; après quoi nous continuâmes notre route sur le lac, nous arrêtant pour dîner au Wabak ou détroit, où quelques familles habitent dans de misérables cabanes. La côte est basse à cet endroit et presque inondée quand l'eau est haute, ce qui n'empêche pas ces gens d'y rester, parce qu'ils y sont à proximité de la pêche. Non loin de là pourtant se trouve la vallée de la rivière du Cygne, célèbre dans le pays par ses vastes pâturages où des colons industrieux élèveraient des troupeaux par milliers, mais dont l'apathie des sauvages n'a jusqu'à présent tiré aucun profit. Menacés cependant par l'invasion des blancs, ils parlent de s'y transporter, afin d'assurer la possession de ces belles terres à leur postérité. J'ai souvent entendu nos Pères exprimer le regret qu'une Mission ne fût pas établie dans cette vallée. Ce serait pour les Indiens un centre de ralliement où ils ne tarderaient pas à se fixer.

Du Wabak, nous nous dirigeons vers la Grosse-Pointe en traversant le lac. Une bourrasque de neige qui nous

surprend en chemin dérobe la terre à notre vue et nous inspire quelque inquiétude ; mais, Dieu merci, cette tourmente dure peu : le ciel s'éclaircit sur nos têtes, les tourbillons de poussière neigeuse se dissipent sur le lac et la Grosse-Pointe se dresse devant nous avec les maisons qui l'occupent. Nous y étions attendus ; il avait été convenu que l'on profiterait de notre passage pour s'approcher des sacrements, ce à quoi tout le monde fut fidèle. Une autre cause, légitime aussi quoique matérielle, contribuait à la joie générale. Lorsque le P. Falher passait ici, quinze jours plus tôt, quelques hommes partaient pour la chasse, et il leur avait fait d'agréables prophéties, ce qui encourage toujours un peu quand on va courir aventure. Or, ces prophéties s'étaient réalisées ; ours et origneaux étaient tombés sous les balles des chasseurs qui ne s'en trouvèrent que mieux disposés à recourir au ministère du bon prophète. Seulement, la viande de ces animaux était encore au large dans le bois et nous ne pûmes participer au festin qui, infailliblement, nous eût été offert. En revanche, nous eûmes la consolation bien plus douce de recevoir ces braves gens à la sainte table et de les nourrir du pain des anges.

Cependant, nous avons hâte d'arriver à Saint-Bernard et de revoir le P. Desmarais et les bons Frères qui, à force de dévouement et de zèle, font progresser cet établissement, au double point de vue spirituel et temporel. J'aurais tenu pourtant à visiter les réserves des sauvages, où le chef *Kimusew* et son frère *Mustus* se sont établis avec leurs bandes. D'accord avec le gouvernement, ils ont choisi un très bel endroit où, s'ils veulent s'en donner la peine, ils jouiront bientôt d'une grande aisance, soit en cultivant le sol, soit en élevant des troupeaux. Un des arpenteurs qui a travaillé là, l'été dernier, me faisait une description enthousiaste de ce pays

dont la fertilité est, selon lui, vraiment extraordinaire. Pour m'en convaincre « Imaginez-vous, me dit-il, que passant à cheval dans les prairies qui s'y trouvent, le foin me montait jusqu'au coude ! » Espérons que nos sauvages sauront tirer parti d'une telle végétation Déjà le gouvernement leur a donné deux *mowers* ou machines à faucher et quelques bêtes à cornes de bonne race, de sorte que l'avenir se présente sous un aspect tout à fait encourageant. Pour moi, la conclusion logique de tout cela est qu'il me faudra là encore bâtir une église et fixer un missionnaire. En attendant, ces chrétiens se contentent de venir à Saint Bernard aux grandes fêtes de l'année et le P FALHER les visite quand il peut Le jour de l'an va nous les amener ainsi que la plupart des métis qui forment l'élément principal de notre population catholique.

Le 28 au soir, après une pénible traversée, nous arrivons enfin à Saint-Bernard Là, nous allons passer quelques jours dans les douceurs de la vie de communauté et nous préparer à de nouvelles courses. Le P. LAPERRIÈRE accourt de sa Mission de Saint-Antoine, située à peu de distance. Les sœurs veulent aussi nous faire une réception de gala et leurs enfants (l'école en compte 125), bien stylés, nous donnent une soirée où discours, chants, comédie, etc., me ravissent ainsi que les spectateurs dont la salle, vaste cependant, mais trop étroite pour la circonstance, est littéralement bondée.

La mission protestante, que l on voit dans le lointain, possède aussi son école, et si le révérend qui la dirige se bornait à l'éducation de ses coreligionnaires, je n'aurais pas à m'en plaindre, mais je dois reconnaître avec peine que quelques malheureux catholiques par un honteux trafic, lui ont livré l'âme de leurs enfants. C'est assez vous dire qu'ici comme partout l'ivraie se mêle au bon grain.

Un désordre d'un autre genre s'est introduit au Petit Lac des Esclaves. C'est l'ivrognerie dont les commerçants sans scrupules ont favorisé le développement Dieu merci, le gouvernement a pris des mesures très sévères pour arrêter ce mal. La vente des boissons enivrantes est strictement interdite, et une brigade de la police montée est venue s'établir ici et veiller à l'observation de la loi Malgré tout, paraît-il, quelques traiteurs réussissent à introduire en contrebande des liqueurs alcooliques. Ils savent trop bien que le sauvage, ayant goûté une fois de l'eau de feu, ne peut plus résister à la tentation.

Voilà, en quelques mots, la situation morale de cette mission

Ajoutez-y la construction d'une nouvelle église, de 70 pieds sur 40, avec tribune pour les Sœurs et leurs enfants, et dont la présente année verra, je l'espère, l'achèvement, puis une scierie et un moulin à vapeur, enfin une ferme où l'on cultive avec succès blé, orge, avoine, et vous aurez une idée assez juste de l'ensemble. Si j'avais quelques bons Frères de plus, nous tirerions du sol presque toute notre subsistance

Mais l'heure du départ a sonné, et, le 3 janvier, je me remets en route en compagnie du P Falher et du F Jean-Marie Lecreff pour la Mission Saint-François-Xavier du lac Esturgeon. C'est une contrée nouvelle pour moi, à 140 milles de distance de Saint-Bernard, dans la direction sud-ouest. Nous prenons deux chevaux, mais pas de *bob-sleigh*, parce que le chemin qui passe en grande partie dans le bois n'est pas assez large, en échange, chaque cheval s'attelle à un traîneau plat, dont l'un, décoré du titre de *carriole*, reçoit ma personne et une partie des bagages, sous la conduite du Frère, l'autre aura la plus grosse charge et le Père qui le dirige devra

marcher trop souvent. Heureusement, le temps se maintient doux et beau et le sentier est bien battu, car les agents du gouvernement vont distribuer aux sauvages l'argent qui leur a été promis par le traité et beaucoup de voyageurs les devancent ou les suivent. Même le ministre protestant se met de la partie et vient tenter fortune là où il sait pourtant que presque tout le monde est catholique.

Après avoir traversé le lac, nous entrons dans une vaste plaine d'abord basse et marécageuse, s'élevant ensuite peu à peu et sillonnée par la rivière des Prairies. C'est le grenier à foin de Saint-Bernard et d'un bon nombre de métis dont les maisons s'échelonnent à droite et à gauche de la route. Le soir, l'un d'eux nous donne une modeste mais cordiale hospitalité. Le lendemain, nous venons camper au pied de la Montagne du Chasseur. Ce nom de *montagne* m'en impose un peu ; aussi le matin suivant, ne voulant pas fatiguer mon cheval, je laisse ma carriole et prends les devants, prétendant bien escalader ladite montagne sans le secours de personne Je m'attendais à chaque pas à voir se dresser devant moi quelques rochers escarpés, mais non, le chemin montait en pente douce, et cette pente était couverte de la plus belle forêt que j'aie jamais vue. Épinettes ou *white-spruce*, mélèzes, cyprès, bouleaux et trembles poussent à qui mieux mieux et atteignent de fort belles dimensions. Un grand nombre d'épinettes ont de 50 centimètres à 1 mètre de diamètre et s'élèvent droites comme des cierges à des hauteurs considérables. Je m'accuse d'avoir commis plus d'un péché d'envie en contemplant ces beaux arbres. Quel dommage, me disais-je, qu'ils soient si loin de la Mission ! Comme notre scie à vapeur travaillerait bien dans ce bois ! De distance en distance, quelques-uns de ces géants de la forêt gisaient étendus sur le sol, en tra-

vers du sentier. Je me félicitais alors d'avoir pris le parti de marcher en avant, car cheval et traineau doivent passer par dessus ces obstacles et les secousses qui en résultent ne sont pas du tout agréables. Naturellement aussi, vous êtes forcé de ralentir le pas et la journée presque entière se passe avant que vous ayez franchi cette montagne. Un lac fait suite à la forêt, plus loin vous trouvez un terrain légèrement accidenté, où le feu a exercé ses ravages, quelques ruisseaux et surtout la petite rivière Boucane qu'il faut traverser.

Quatre bonnes journées de marche nous amènent ainsi au lac Esturgeon. C'est une fort belle nappe d'eau de 10 milles de long sur 4 à 5 de large et que l'œil embrasse d'un seul regard, aucune île ne faisant obstacle à la vue. Différentes espèces de poissons, le blanc, la carpe, le brochet, etc., s'y rencontrent en assez grande abondance, ce qui a déterminé les sauvages à se fixer sur ses bords. Du reste, les collines boisées qui l'environnent abritent encore du gibier ; les ours surtout y sont très nombreux ainsi que les orignaux, sans compter les animaux à fourrures, tels que martres, renards et castors. Aussi le commerce est très actif au lac Esturgeon. Trois traiteurs rivaux se le partagent. L'un d'eux, M. Mac Dermot, Irlandais catholique, mérite une mention particulière, sinon parce qu'il fait de bonnes affaires, du moins parce qu'il a favorisé le travail de la conversion des sauvages. Voilà déjà dix ans que le P. Falher vient visiter ce poste. Malheureusement ne pouvant y séjourner assez longtemps, dépourvu de ressources et n'ayant personne pour l'aider à construire, il a dû se borner à l'acquisition d'un emplacement suffisant sans doute et fort bien choisi, mais où il n'y a qu'une misérable cabane de sauvage pour presbytère et chapelle. Dans des conditions si désavantageuses pour le mission-

naire, M. Mac Dermot a poussé l'obligeance jusqu'à lui céder l'usage de sa propre demeure, pendant tout le temps que dure la visite du Père, c'est-à-dire de trois semaines à un mois tant l'été que l'hiver. Il nous rendit le même service, et c'est dans sa maison que, pendant huit jours, nous donnâmes les exercices de la Mission. Je fus bien satisfait des bonnes dispositions de nos sauvages et de leur fidélité à remplir leurs devoirs religieux.

Le ministre protestant, lui aussi, se donnait du mouvement, mais j'eus la consolation de constater que ses efforts n'aboutissaient à rien. Il essaya bien d'attirer à lui quelques bigames endurcis dans leurs vices sur lesquels il eût facilement fermé les yeux, mais, chose remarquable, la conscience de ces gens ne se prête pas à ces ménagements. Ils ont vu le prêtre assez souvent pour être convaincus que s'il y a une vraie religion, c'est celle qu'il prêche.

Permettez-moi de vous parler d'un personnage extraordinaire qui s'est acquis une grande réputation dans ce pays et avec qui j'ai eu des relations suivies. C'est le pape, s'il vous plaît, oui, le pape en personne qui a daigné m'honorer de nombreuses visites. Seulement cela va sans dire, ce n'est pas le pape de Rome dont je parle, mais bien le pape du lac Esturgeon. Personne ne suppose qu'il ait reçu de saint Pierre l'héritage de ses clefs et lui n'y prétend pas le moins du monde. Quelques langues malicieuses, paraît-il, lui ont décerné ce titre. Voici comment.

Le brave sauvage s'est si bien converti, qu'il veut en tout mettre sa conduite en accord avec sa foi. Il lit parfaitement nos livres de prières, chante avec entrain la messe et les cantiques, instruit fort bien ses enfants, bref, il est bon père de famille et bon chrétien. Seule-

ment, soit naïveté, soit petite manie, il pousse la dévotion au delà des bornes. Tout ce que le prêtre fait à l'église lui semble digne d'imitation, et dans sa maison privée, il reproduit, dit-on, les cérémonies de la messe. Ajoutez qu'il ne se fait pas faute de reprocher à quelques étourdis leurs dérèglements. Sa mémoire a retenu les sermons du Père et il est ferré sur la morale. C'est ce que ces gens n'aiment point. Aussi ils ont bien vite trouvé son zèle excessif. Du reste, le pauvre homme prêtait un peu à la raillerie. On prétend que pour mieux réciter les prières de la messe (ce qu'il fait chaque matin), il s'affuble d'un costume bizarre, taillé en forme de chasuble. Et comme il sait que dans toutes les églises on sonne la cloche pour la récitation de l'angélus, il suit scrupuleusement la rubrique en carillonnant sur sa poêle, après avoir frappé les trois coups réglementaires.. Évidemment, les gens trouvèrent cela drôle et se permirent de rire, puis voyant que notre homme n'en continuait pas moins ses dévotes pratiques, ils lui donnèrent par plaisanterie le nom de *pape*, sous lequel il est universellement connu. Je ne sais jusqu'à quel point les excentricités qu'on lui attribue sont vraies, mais après maintes conversations, je l'ai trouvé sérieux et intelligent, excellent homme et bon chrétien.

Les exercices de la Mission touchaient à leur fin quand les principaux de l'endroit me demandèrent une audience. Il s'agissait pour eux et pour moi d'une question importante. « Nous sommes catholiques, dirent-ils, et nous aimons la religion, mais nous sommes ignorants. Nous voudrions instruire nos enfants et nous ne le pouvons, c'est pourquoi il y a parmi nous bien des désordres qui nous affligent. Le Père vient sans doute nous visiter et nous sommes contents de le voir, mais quand il est parti, nous oublions trop tôt les bonnes leçons

qu'il nous a données, de là viennent nos malheurs Puisque tu es notre Père, nous te prions d'avoir pitié de nous. Donne-nous un prêtre qui reste avec nous, ou plutôt laisse-nous le P FALHER, il nous a presque tous baptisés, il parle notre langue aussi bien, sinon mieux, que nous, et nous l'aimons tous. Écoute enfin nos prières, car il y va du salut de nos âmes. » Quand je vous dis que les sauvages ont du bon sens ! Aussi je n'avais rien à leur répondre, sinon que les missionnaires sont rares et les ressources peu abondantes. Mais le ministre protestant leur a fait des avances. Il faut prendre une décision, or, j'attends quelque nouveau Père le printemps prochain, je ne me risque donc pas trop en le leur promettant Mais c'est le P FALHER qu'ils veulent ! « Je ne puis, leur dis-je, vous satisfaire en tout. Seulement, comme le prêtre que je vous destine ne connaît ni vous ni votre langue, j'enverrai le P. FALHER avec lui pour le former un peu et lui donner les renseignements nécessaires » Alors voilà nos gens heureux, ils bâtissent déjà des châteaux en Espagne. Après l'église, l'école. Ils voient déjà les Sœurs venir, et ils n'auront plus rien à envier au Petit Lac des Esclaves Je me garde bien d'encourager de telles ambitions et leur dis nettement « Dieu seul peut opérer ce miracle, pour moi je ne m'y engage aucunement, parce que la chose m'est impossible » J'admirais cependant comme ces peuplades récemment converties savent mieux apprécier le rôle bienfaisant des congrégations religieuses que certaines nations qui, après en avoir reçu tant de services signalés, ne pensent plus qu'à les proscrire

Voilà comment la fondation définitive de la Mission Saint-François-Xavier a été résolue

Il fallait après cela se préparer au départ Mon intention avait été d'abord de retourner au Petit Lac des Es-

clavés afin d'y prendre la grande route qui conduit à la rivière la Paix. Mais après informations j'apprends qu'avec un guide on peut se rendre tout droit du lac Esturgeon au fort Dunvegan, en traversant les prairies qui s'étendent entre la rivière Boucane (Smoky river) et la rivière la Paix. Je me décide à essayer cette voie. Un bon guide fut trouvé. Il nous avertit que la première moitié du trajet s'effectuerait à travers la forêt et qu'il était prudent de prendre d'abondantes provisions de foin, parce que nos chevaux n'auraient pas la chance de piocher la neige pour y trouver leur pâture. Nous suivîmes ses conseils, et, le 14 janvier, nous dîmes adieu au lac Esturgeon. Le temps s'était toujours maintenu doux et beau, à part quelques gouttes de pluie auxquelles je ne m'attendais guère. Je craignais un revirement subit de la température et surtout une averse de neige qui nous aurait fort contrariés en retardant notre marche. Mais la Providence nous protégea dans ce voyage d'exploration. Le 16 à midi, nous avions franchi la zone de la forêt et nous arrivions sur les bords de la rivière Boucane. Nous sommes presque effrayés à la vue des côtes élevées qu'il nous faudra descendre d'abord et escalader ensuite. Les sauvages et les métis de ces parages n'emploient dans pareil trajet que des chevaux légèrement chargés. Il y a deux ans, un Canadien transportant de l'eau-de-vie en contrebande s'aventura avec son attelage sur ces pentes dangereuses. Il eut toutes les peines du monde à descendre, et quand il lui fallut gravir la côte opposée, il dut chercher pendant deux jours entiers des endroits moins escarpés, par où il réussit enfin à faire passer son traîneau. Par prudence, je mis pied à terre, car je ne voulais pas m'exposer à dégringoler avec cheval et carriole au fond des abîmes. Je ne vous dirai pas à quels moyens, autorisés ou non par les maîtres de gymnastique, je dus recourir pour opérer

la descente. Quant à nos bêtes, elles avaient le pied si sûr et la tête si docile, qu'elles s'arrêtaient au premier signal sur les pentes les plus raides. Elles comprenaient sans doute qu'elles couraient grand risque de se casser le cou, et que leur unique chance de salut était d'obéir aveuglément aux ordres de leurs conducteurs. Aussi arrivâmes-nous sains et saufs sur la rivière, et après quelques instants de repos, nous l'avions franchie. Il s'agissait maintenant de gravir l'autre pente. Grand Dieu! ai-je sué et soufflé avant d'atteindre le sommet de cette côte effrayante! Enfin, nous y voilà. Quelle joie de voir les immenses prairies qui s'étendent devant nous! Et nos chevaux! Ils semblent fiers de leurs exploits, mais la vue de ces belles plaines où leur marche va devenir si facile et surtout l'abondance du foin que la neige couvre à peine et que sur de grands espaces même elle laisse à découvert, leur donnent plus de satisfaction que la conscience du devoir accompli. Puisque nous venons de traverser cette fameuse rivière Boucane, il n'est peut-être pas hors de propos de dire pourquoi elle a reçu ce nom. La raison en est que des colonnes de fumée s'élèvent sur ses bords, indices de feux souterrains, non pas de nature volcanique, mais attribués généralement à des couches de houille en combustion. Ces boucanières ne sont pas d'ailleurs nombreuses, deux ou trois tout au plus. Quant au charbon de terre, il y en a de vastes dépôts dans toute la contrée, ce qui est une des garanties de sa prospérité future.

Nous sommes en effet dans des parages qui attirent déjà l'attention de plusieurs sociétés de colonisation. Nous mettons deux jours et demi à parcourir la distance qui sépare la rivière Boucane du fort Dunvegan, trottant presque sans relâche, admirant ces vastes plaines parsemées de bosquets et rêvant de les voir bientôt envahies

par de nombreux colons. Nous laissons sur notre droite le poste de la Grande-Prairie, car nous aurions eu à faire un trop long détour pour le visiter. Le P. LETRESTE y a fait bâtir une jolie petite chapelle, deux comptoirs pourvoient aux besoins matériels de la population assez restreinte de métis Iroquois et d'Indiens Castors. Là aussi on m'a fait savoir qu'on désirait un prêtre à poste fixe avec une école, et ce qui m'a été plus sensible, c'est que la personne chargée de me transmettre ces réclamations m'a fait entendre qu'en cas de refus de ma part, on pourrait bien s'adresser aux ministres protestants. Que le bon Dieu détourne ce malheur en m'envoyant de nouveaux missionnaires.

Nous passons ensuite à l'établissement de la rivière Tripay ou *Spirit river*, où se trouvent deux ranchos prospères aux mains de colons anglais et une chapelle pour les métis catholiques domiciliés en ce lieu. Là encore on demande un prêtre et une école. Je ne puis faire que des promesses dilatoires. Et continuant notre marche, nous arrivons enfin le samedi soir, 18 janvier, à la Mission Saint-Charles du fort Dunvegan.

Nous surprenons joyeusement les PP. LETRESTE et HESSE, et le bon F. MILCENT. Ils ne m'attendaient que plus tard et par un autre chemin, mais ils ne nous firent pas moins bon accueil. Le lendemain, fête à l'église.

Cette Mission a été fort éprouvée par plusieurs épidémies qui ont fait de terribles ravages parmi nos sauvages Castors. Pauvres gens, on dirait que le bon Dieu veut les tirer de ce monde pour livrer leur pays à des races nouvelles et vigoureuses qui sauront sans doute l'exploiter beaucoup mieux. Ils se maintiennent encore en grand nombre en haut de la rivière la Paix, aux forts Saint-John et Hudson's-Hope, au pied des Montagnes Rocheuses, où ils sont mêlés aux Sékénés.

Les deux Pères de Saint-Charles vont les évangéliser, ainsi que les postes des Prairies dont je viens de parler, mais ils ne peuvent que les voir en passant. Le P. Hesse y a pourtant séjourné l'été dernier, accompagnant les sauvages sur leurs terres de chasse. Il leur a fait sans doute quelque bien, surtout il a pu se former à leur langue, ce qui est une condition indispensable de l'apostolat, mais au prix de quelles misères !

C'est pitié que nous n'ayons pas encore de Mission permanente au milieu d'eux. Notre petit nombre en est la cause et aussi la difficulté d'aller s'établir là et de s'y maintenir. Car si l'on prend la voie d'eau, il faut un temps infini pour remonter 150 à 200 milles d'un fort courant à travers d'innombrables obstacles provenant, soit des éboulements du sol, soit des arbres renversés en tous sens sur les rives. On a vu plus d'une fois des gens s'évertuer en vain à se frayer un passage, épuiser leurs provisions de bouche et obligés de rebrousser chemin.

A l'époque du Klondyke, le gouvernement a fait ouvrir une voie de terre entre Dunvegan et Saint-John, quantité de mineurs l'ont suivie. Les Pères ont cru pouvoir s'en servir. Mais les pluies abondantes des dernières années ont détrempé le sol, rempli les marais, multiplié les bourbiers, gonflé les rivières, emporté les ponts, de sorte que, expérience faite, les difficultés sont à peu près égales des deux côtés. Je ne vois qu'un moyen de se tirer de ces embarras. C'est d'avoir un petit *steamboat* pour le service des Missions de la rivière la Paix ! Le bon Dieu m'a permis d'en établir un dans le Mackenzie, où le *Saint-Alphonse* réalise les espérances que j'en avais conçues. Pourquoi n'essayerais-je pas encore un procédé qui nous a si bien réussi ? Malgré le malheur des temps, ne se trouvera-t-il pas quelques âmes charitables qui veuillent

me venir en aide dans une entreprise si utile au bien de la religion dans ce pays?

Nous nous reposons un peu à Saint-Charles. Le temps, qui était si doux depuis plus d'un mois, change subitement. Une bourrasque de vent et de neige ramène le froid et, quand il est, fait disparaître le chemin. Nous partons le 23 et nous montons lentement la côte qui a plus de 800 pieds d'élévation. Sur les plateaux qui dominent la rivière, nous trouvons une neige épaisse où les chevaux marchent péniblement. Quelle différence entre les belles prairies presque entièrement découvertes que nous traversions la semaine précédente! Il est vrai que nous sommes sur la rive nord et le dégel s'y est à peine fait sentir. La température va baissant toujours : 30, 35, 40 degrés au-dessous de zéro, et le matin du 24, le thermomètre marque 48. Cela ne laisse pas de nous surprendre assez désagréablement. Croirait-on que nos chevaux passent de si rudes nuits dehors et ne s'en trouvent pas trop incommodés? Ils sont accoutumés au climat, et puis on prend soin chaque soir de les envelopper dans une bonne couverture et de les attacher au milieu d'un bouquet d'arbres ou de hautes broussailles. Cela leur vaut une écurie, et si après un picotin d'avoine vous leur donnez une bonne ration de foin qui leur aide à passer le temps, plus rien ne les inquiète, pas même le besoin de boire, car ils y pourvoient en mangeant de la neige à discrétion. Cependant l'eau liquide vaut mieux, et quand on traverse une rivière ou un lac, le F. Jean-Marie, qui a toujours une hache à sa portée, creuse un trou dans la glace et a soin de les abreuver. J'ai dit que le froid était très intense. En voici une preuve. A peine sommes-nous en route que nos chevaux disparaissent dans un épais brouillard ; ils marchent cependant, et cet épais brouillard les accompagne. C'est que de leurs larges naseaux

sortent des torrents de vapeur qui les enveloppent, que le froid condense et réduit en frimas. Quand vous voyez ce phénomène se produire, vous pouvez en conclure que le thermomètre oscille entre 40 et 50 degrés au-dessous de zéro. La journée se passe sans amélioration notable, et nous sommes heureux que le P. Letreste, qui s'est joint à nous, puisse nous indiquer un endroit favorable pour le campement. Bientôt nous avons fait un amas formidable de branches et de troncs d'arbres, et à la vue de la joyeuse flamme qui les dévore, nous chantons comme les trois Hébreux dans la fournaise : *Benedicite ignis et æstus Domino*, après avoir, un peu à contre-cœur, redit comme eux : *Benedicite gelu et frigus Domino*. La nuit s'écoule dans des alternatives de léger sommeil et de veille. Chacun se lève à tour de rôle pour attiser le feu et se réchauffer tant bien que mal.

Le 25 au matin, le froid est moins intense, 35 degrés seulement, et nous nous acheminons vers Saint-Augustin, où nous arrivons dans l'après-midi. Cette Mission fait des progrès notables. Les PP. Leserrec et Calais, aidés de deux bons Frères, y travaillent avec tant de zèle que le bon Dieu bénit visiblement leurs efforts. Cinq religieuses dirigent une école et un orphelinat. Le sol est fertile et produit de belles récoltes. La Mission possède un moulin à farine mu par le vent. Cela ne suffit pas aux besoins de la population. Aussi un Anglais a-t-il installé un moulin à vapeur qui ne chôme jamais, tandis que le nôtre dépend des caprices de l'air. Il y a là aussi une Mission protestante.

J'espérais n'avoir qu'à me réjouir à Saint-Augustin, mais, hélas ! les épreuves m'y ont précédé. Une épidémie meurtrière s'est abattue sur le couvent, et déjà une demi-douzaine d'enfants ont succombé. Les bonnes Sœurs ont beau redoubler de soins et d'assiduité près de

leurs petits malades, rien n'y fait, et la conclusion pratique qui s'impose est de licencier leur école. Pauvres Sœurs! Fallait-il venir de si loin et voir leur œuvre naissante exposée à périr dans son berceau? Je les console et leur fait comprendre que la croix est le sceau qui doit nécessairement marquer toutes les œuvres chrétiennes.

Malgré la tristesse inévitable qui planait ainsi sur la Mission, on voulut profiter de ma présence pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de prêtrise du R. P. Lesserec. Toute la population prit part à la fête et saisit cette occasion pour manifester son attachement et sa reconnaissance au bon Père. La grand'messe, chantée par le vénéré jubilaire, avec diacre et sous-diacre, fut la plus solennelle qu'on ait vue dans le pays. J'adressai la parole en français, en cris et même en anglais, quelques catholiques de cette langue assistant à l'office, entre autres deux soldats de la police montée, dont une brigade est établie dans ces parages.

Le lendemain, 2 février, nous prenions le chemin du Petit Lac des Esclaves, d'où, après avoir fait avec la communauté de Saint-Bernard notre retraite annuelle, nous repartons pour le lac Poisson-Blanc et le Wabaskaw, le premier distant de 40 milles, et le second de 150.

Au lac Poisson-Blanc, nous avons une maison qui tombe en ruines; aussi nous réfugions-nous chez des sauvages catholiques qui nous ont préparé un logement convenable. L'infidélité, la jonglerie, et ce qu'on appelle *la médecine*, sont encore vivaces dans ce pays. Une visite passagère du prêtre ne suffit pas pour détruire le mal. La mission protestante établie depuis plusieurs années ne réussit pas mieux. Nos chrétiens me supplient à leur tour de leur donner un missionnaire; outre leurs besoins propres, ils me donnent plusieurs bonnes raisons, celle-ci surtout : c'est que leurs compatriotes infidèles mon-

tront une tendance de plus en plus accentuée vers le catholicisme. Ils demandent en effet nos livres, nos chapelets, nos scapulaires, et l'établissement d'une Mission permanente hâterait leur conversion. Je suis sûr qu'il y a beaucoup de vrai dans tout cela. Mais la pénurie d'ouvriers évangéliques m'empêche de les satisfaire. Je me borne donc à leur promettre de bâtir une chapelle où un Père de Saint-Bernard viendra de temps en temps les visiter.

Quatre jours de marche nous séparent encore du lac Wabaskaw, où se trouve la Mission Saint-Martin. Ce ne sont plus des prairies, mais des forêts interminables qu'il nous faut traverser. Nous avons eu soin de prendre une bonne provision de fourrage pour nos chevaux. Le chemin n'offre pas de grandes difficultés, nul besoin de guide, par conséquent. En avant donc. Le temps des gros froids est passé, la neige seule est à craindre, et, en effet, il nous en tombe une bonne couche qui nous cause du retard. Enfin nous apercevons le clocher de Saint-Martin, et bientôt nous saluons les PP. Dupé et Giroux qui ont fondé cette Mission. Quatre religieuses de la Providence de Montréal y sont arrivées l'été dernier. Hélas ! elles n'ont trouvé qu'une installation fort incomplète, malgré l'ardeur extraordinaire avec laquelle les Pères, aidés d'un bon ouvrier, ont poussé les travaux. Je n'avais pas de Frère à envoyer à leur secours, et ils ont dû payer de leur personne. Comme ils y allaient sans ménagements, ils épuisèrent bien vite leurs forces, surtout le cher P. Dupé, que je trouve dans un état de prostration inquiétante. Mais ils ont réussi : les sauvages leur sont fidèles, l'école est ouverte, et la mission protestante n'a qu'à bien se tenir si elle veut résister au zèle de nos courageux missionnaires.

La position de Saint-Martin est très désavantageuse

sous le rapport des communications et de l'approvisionnement. D'un autre côté, c'est le centre d'un grand nombre de lacs où les sauvages ont fixé leurs demeures. Le P. GIROUX parcourt ces petits villages, unissant au ministère apostolique celui de docteur en médecine. Maintes cures qu'il a déjà opérées sur les corps lui ont mérité une réputation honorable et surtout ont contribué à la guérison bien plus précieuse des âmes.

A Saint-Martin, je laissai mes compagnons de voyage, le P. FALHER et le F. JEAN-MARIE, qui devaient retourner au Petit Lac des Esclaves en visitant de nouveau le lac Poisson-Blanc. Le P. GIROUX et un jeune métis se chargèrent de me conduire à Athabaska-Landing. Nous partons le 10 mars, le 13, nous sommes au lac Kitow, un des plus beaux qu'on puisse voir et riche en excellents poissons. Les gens veulent me retenir, je sais qu'ils vont me porter la même antienne qui a si souvent retenti à mes oreilles : un prêtre, une école! Je me dérobe en leur disant que le P. GIROUX va s'arrêter chez eux à son retour, que je suis très pressé, ce qui est vrai, et je poursuis ma course.

Daignent ceux qui liront ces lignes m'aider par leurs prières et leurs aumônes à faire le bien dans ce petit coin de l'Athabaska où je viens de les conduire!

† E. GROUARD, O. M. I.,
Évêque d'Ibora,
Vicaire apostolique d'Athabaska.